

Le sens de l'humour

VICES ET VERTUS
DES ANIMAUX 7 | 7

Comportement
instinctif et vital,
le jeu, plaisir social,
n'est pas réservé
aux humains

CATHERINE VINCENT

Koko est née en 1971 en Californie. Elevée par l'éthologue Penny Patterson, cette femelle gorille maîtrise la langue des signes. Un jour que son expérimentatrice lui demande la couleur d'une serviette à l'évidence blanche, elle fait le signe signifiant « rouge ». Une telle erreur, ce n'est pas son genre. Barbara Hiller signe la bonne réponse, lui montre à nouveau la serviette... « Rouge », répond à nouveau Koko en exagérant le geste. Et ainsi plusieurs fois de suite. Alors que la femme, dépitée, s'apprête à partir, l'animal la retient, s'empare de la serviette et lui montre le petit liseré rouge tissé sur son rebord. Le tout les yeux écarquillés et les babines retroussées – ce que les primatologues appellent la « mimique du jeu ».

Longtemps, la facétie de Koko fut la seule blague animale recensée dans les annales scientifiques. Le primatologue Frans de Waal en rapporte une autre, plus troublante encore puisque l'homme n'y tient cette fois aucun rôle. Au Yerkes National Primate Research Center d'Atlanta (Etats-Unis), où il travaille, Tara, la plus jeune femelle de la colonie de chimpanzés, a pris une habitude déplorable. Lorsqu'elle déniche un rat mort dans un coin, elle le traîne par la queue en le tenant bien à l'écart de son corps... et le dépose discrètement sur le dos ou la tête d'une guénon endormie. « Dès qu'elle sent le contact (ou la puanteur) du rat mort, la victime se réveille en sursaut, hurle et se secoue frénétiquement pour se débarrasser de cette saleté », relate Frans de Waal dans son dernier ouvrage, *Le Bonobo, Dieu et nous* (Les Liens qui libèrent, 2013). Que fait alors Tara ? Elle récupère prestement son rat et se dirige vers sa prochaine cible. Et il est fort probable que ce comique de répétition la mette en joie, fût-ce d'une joie mauvaise.

Les bêtes ont-elles pour autant le sens de l'humour ? Certainement pas au sens où l'entendait le philosophe français Vladimir Jankélévitch (1903-1985), qui considérait ce subtil jeu de l'esprit comme « un moyen pour l'homme de s'adapter à l'irréversible, de rendre la vie plus légère et plus coulante ». Mais les animaux, ceux du moins dont le niveau mental est élevé, ne sont pas étrangers à ce que l'humour suppose de décalage avec la réalité. A l'instar des tout jeunes enfants, qui accèdent par là même à la pensée symbolique, ils connaissent les plaisirs du « comme si ». Ils savent que « ceci est un jeu », comme le découvrit dans les années 1950 l'anthropologue et psychologue américain Gregory Bateson en filmant des loutres dans le zoo de San Francisco.

Découverte fortuite, comme souvent. Pour rendre les scènes plus vivantes, le chercheur jetait des poissons à ses loutres avant ses prises de vue. Aucune réaction. Jusqu'au jour où lui vint l'idée de suspendre le sac de papier gras contenant les poissons au bout d'une ficelle. Les loutres alors s'animèrent et se mirent à se battre autour de la récompense promise. Mais Bateson s'aperçut bien vite qu'elles ne se mordaient pas vraiment : elles faisaient semblant de s'agresser, sans se blesser. Captivé par la communication humaine et animale, le chercheur renouvela l'expérience avec d'autres objets. Il conclut que les loutres s'étaient mises d'accord autour d'une convention : « Ceci est

un jeu », dont il fit le titre d'un article resté célèbre (« *The Message "This Is Play"* », 1956).

A la même époque, l'éthologue autrichien Konrad Lorenz, futur Prix Nobel de physiologie et de médecine (1973), se passionnait pour la manière dont les chatons – comme les petits d'homme – s'adonnent à des activités ludiques qu'ils délaisseront une fois devenus adultes. Là encore, le « faire semblant » le frappe. « *Toutes les formes de jeux ont ceci en commun qu'elles diffèrent fondamentalement de l'état "sérieux". Et cependant, elles présentent une indéniable ressemblance avec des situations sérieuses, on pourrait même dire qu'elles en sont l'imitation* », écrit-il, en 1950, dans *Tous les chiens, tous les chats* (Flammarion, 1970). Il prend l'exemple du bébé chat jouant avec une balle de laine, décrit la manière dont il l'attire, la repousse, bondit soudain sur elle... « *Il est évident, pour quiconque a jamais vu un chat attraper une souris, que notre bébé, élevé pour la clarté de l'expérience à l'écart de sa mère, vient d'accomplir tous ces gestes spécifiques par lesquels le chat se livre à la chasse de sa proie favorite* », constate-t-il. Il perfectionne le jouet, y attache un fil et le laisse pendre au-dessus du sol : aussitôt, le chaton exécute un autre simulacre de chasse, « *identique jusqu'au plus petit détail à celui des chats adultes lorsqu'ils attrapent un oiseau au moment où il quitte le sol* ». De la même façon que deux jeunes chats jouant à se battre imiteront en tout point les gestes d'un vrai combat.

Apprentissage par le jeu ? Répétition « pour de faux » d'un comportement instinctif et vital ? Sans doute. Mais pas seulement. « *Dans tous ces jeux, où interviennent les mouvements nécessaires pour saisir une proie, attaquer un autre chat et repousser un ennemi, le partenaire qui tient ces rôles n'est jamais sérieusement blessé. L'inhibition sociale qui interdit la vraie morsure, le coup de griffe en profondeur, est scrupuleusement observée pendant le jeu* », note encore Konrad Lorenz. Si cette inhibition est levée dans les situations réelles, pense l'éthologue, c'est qu'elle est modifiée par l'émotion, alors que « *les simulacres de combat sont exécutés sans colère, les simulacres de fuite sans peur, et les simulacres de chasse sans fin ni rapacité* ». Le jeu du « faire semblant » procède donc d'une autre source que de ces impulsions primaires. Il procède d'un « besoin de jeu » : du désir, estime Lorenz, « *de se livrer à une action vigoureuse pour le plaisir* ».

Spécialisé dans l'étude des canidés, l'éthologue américain Marc Bekoff filme et analyse depuis plus de vingt ans la manière dont les chiens, les loups ou les coyotes jouent entre eux.



« A ceux qui m'amènent un chien trop anxieux, je dis souvent qu'on va essayer de lui redonner un peu le sens de l'humour. Je leur conseille de le taquiner »

CLAUDE BÉATA
vétérinaire comportementaliste

Il en conclut que ce jeu « social » obéit à des règles, développe la confiance, exige la prise en considération de l'autre et enseigne aux jeunes la bonne conduite. Chacun doit en effet contrôler la façon dont il mord, un gros chien qui poursuit un petit doit y aller doucement...

Mais le jeu, une fois encore, ne peut se réduire à cela. « *Il demande, souligne Vinciane Despret, philosophe et éthologue à l'université de Liège (Belgique), quelque chose de plus qui ne s'explique pas sous la forme de règles, difficilement sous celle des mots, mais qui est tellement reconnaissable lorsque deux animaux jouent. Il demande une "humeur de jeu". Cette humeur est le jeu. Elle en est la joie. Car le jeu n'existe qu'à construire et à prolonger cette "humeur de jeu"* ». Or, de l'humeur à l'humour, il n'y a qu'un pas... Que Darwin lui-même n'hésitait pas à franchir à propos de ses chiens, qu'il avait fort nombreux.

« *Les chiens montrent ce qu'on peut sans peine appeler un sens de l'humour, distinct du simple jeu, note-t-il, en 1871, dans La Filiation de l'homme* (Honoré Champion, 2013). *Si peu qu'un bâton est jeté à l'un d'eux, il le portera souvent à une courte distance, s'assoira dessus en le tenant près de lui, attendra que son maître vienne auprès de lui pour le lui reprendre. Le chien alors le saisira et s'enfuira triomphalement, répétant la manœuvre, et de toute évidence s'amusant de la farce.* »

Près d'un siècle et demi plus tard, ce n'est pas Claude Béata qui le contredira : ce vétérinaire comportementaliste est lui aussi convaincu que les chiens peuvent avoir le sens de l'humour, et que ceux qui souffrent d'un « trouble anxieux » en sont précisément dépourvus. « *Quand je dis aux propriétaires assis devant moi : "Le problème de votre chien, c'est qu'il n'a pas le sens de l'humour", leur réponse est souvent*

À LIRE
« LES ÉMOTIONS DES ANIMAUX » de Marc Bekoff (Rivages Poche, 2013).

« QUE DIRAIENT LES ANIMAUX, SI... ON LEUR POSAIT LES BONNES QUESTIONS ? » de Vinciane Despret (Les Empêcheurs de penser en rond, 2012).

« LA PSYCHOLOGIE DU CHIEN » de Claude Béata (Odile Jacob, 2008).

une énorme interrogation dans le regard ! », sourit-il. Mais ce praticien n'en démord pas : l'humour, capacité à décaler une situation, à la regarder sous un angle différent qui lui donne une autre couleur, n'est pas réservé à l'humain. Et il ne se prive pas de l'utiliser. « *A ceux qui m'amènent un chien trop anxieux, je dis souvent qu'on va essayer de lui redonner un peu le sens de l'humour*, précise Claude Béata. *Je leur conseille de l'embêter un peu, de le taquiner. Par exemple, s'il a peur de tout, qu'il aboie dès qu'il voit un inconnu, je leur suggère de s'habiller avec de grandes capelines et de mettre un masque, puis de l'ôter dès que l'animal aboie... Petit à petit, celui-ci acquerra ainsi plus de plasticité face à l'étrangeté.* »

Que dire enfin de l'humour des perroquets, oiseaux dont l'intelligence se double de la capacité à apprendre notre langage humain ? Vinciane Despret s'y est intéressée de près et a recueilli sur eux pas mal d'histoires cocasses. Une femme lui raconta ainsi avoir gardé pendant des vacances un perroquet qu'elle ne connaissait pas et qui l'avait fait bien rire. « *Quand cette dame nettoyait sa cage, il lui disait toujours : "Coco cochon !" Un jour qu'un ouvrier procédait à quelque réparation à grands coups de marteau, il a crié : "Un peu de silence, s'il vous plaît !" Et quand on invita des Flamands à la maison, Coco a dit pour la première et seule fois : "Je suis fier d'être wallon", raconte la chercheuse. Ce perroquet n'était pas seulement drôle : il avait un sens stupéfiant de l'à-propos !* » Mais fait-il pour autant un mot d'esprit ? « *Il associe des propos qu'il a retenus à une situation, et il constate que cela fait rire, tempère Vinciane Despret. Comme il s'agit d'une espèce assez exhibitionniste et autocentrée, il ne met pas longtemps à comprendre qu'il produira son petit effet chaque fois qu'il réitérera cette association.* »

Le chien, le singe ou l'oiseau qui fait le pitre cherche-t-il à nous faire rire, ou se réjouit-il de nous avoir fait rire sans le vouloir ? Au fond, peu importe. En appréciant le trait d'humour qui nous est proposé, nous lui donnons en quelque sorte son satisfecit et permettons le partage du contentement, de la bonne humeur, de la joie. Une promesse de lien et de plaisir que goûte aussi bien Coco le perroquet que Koko le gorille. ■



SYLVIE SERPRIX